

Bâtir pour travailler

Martin Dubois

Numéro 134, automne 2012

Vie de quartiers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67518ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

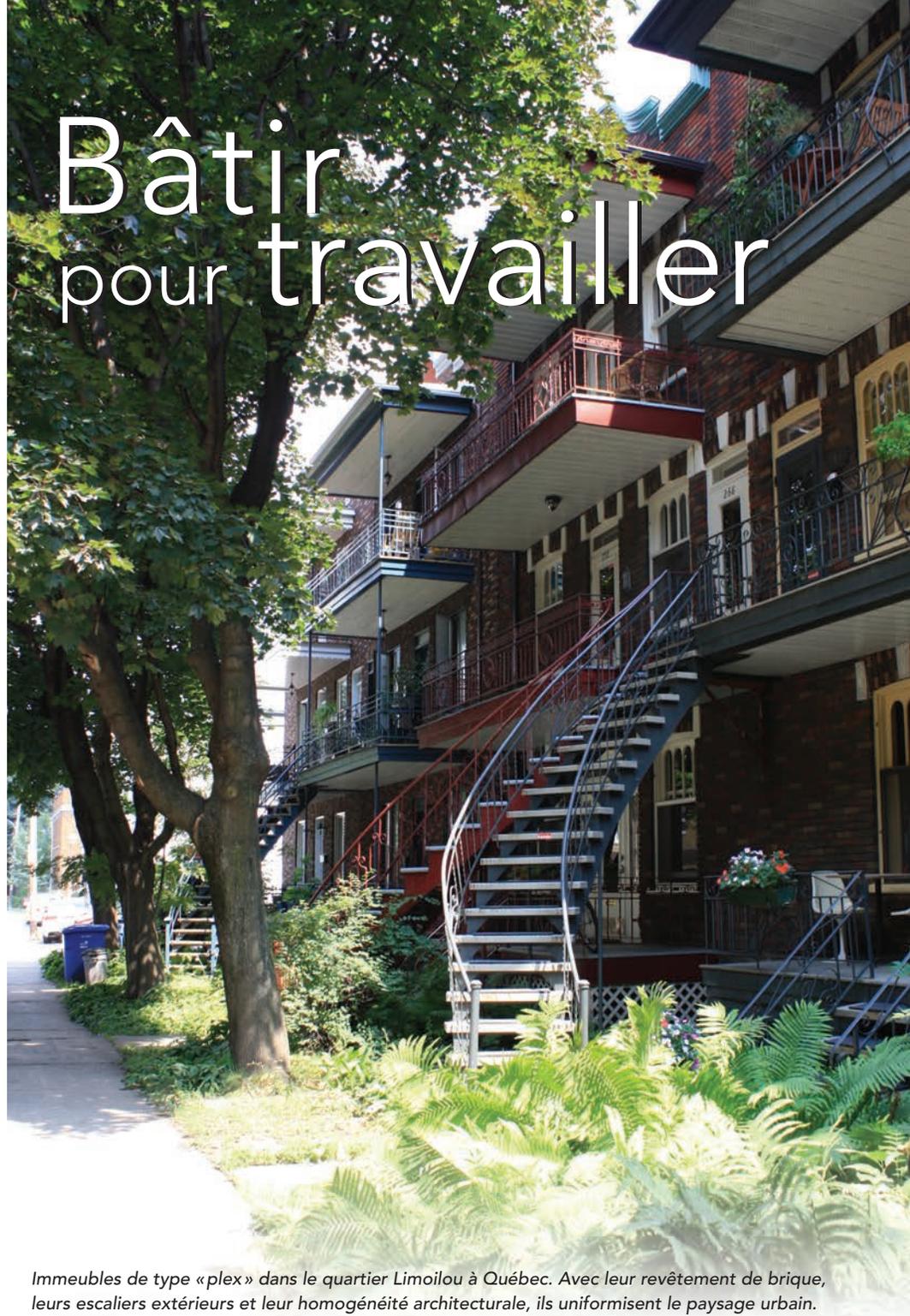
Citer cet article

Dubois, M. (2012). Bâtir pour travailler. *Continuité*, (134), 27–30.

Quand elles disparaissent des centres urbains, les grandes industries manufacturières provoquent bien sûr des pertes d'emplois et des difficultés économiques, mais elles laissent aussi des témoins de leur prospérité. Plusieurs ont même carrément fait naître des quartiers aux caractéristiques fort intéressantes. Redécouverte d'un patrimoine bâti aux richesses insoupçonnées.

par Martin Dubois

De nombreuses villes québécoises possèdent des quartiers ouvriers. Qu'ils soient issus d'un développement spontané, comme plusieurs faubourgs de Québec ou de Montréal, ou d'un processus de planification urbaine, telles certaines villes de compagnie apparues au XX^e siècle, ces quartiers participent grandement aux paysages identitaires des villes. Composés d'un bâti varié allant du simple logement ouvrier aux maisons plus cossues réservées aux dirigeants et aux cadres de grandes compagnies, en passant par les maisons de faubourg, les résidences en rangée et les cités-jardins, ces ensembles reflètent différentes époques du développement industriel québécois ainsi que les aspirations de certains architectes et urbanistes.



Immeubles de type «plex» dans le quartier Limoilou à Québec. Avec leur revêtement de brique, leurs escaliers extérieurs et leur homogénéité architecturale, ils uniformisent le paysage urbain.

Photo: Martin Dubois

LES FAUBOURGS

Dans les villes anciennes comme Québec et Montréal, dont la cité a longtemps été fortifiée, le développement urbain s'est fait plutôt spontanément. Les moins nantis, les artisans et les ouvriers, n'ayant pas les moyens de se loger dans la ville *intra-muros*, s'installent à l'extérieur de l'enceinte pour créer des faubourgs le long de certains che-

mins tracés pour rejoindre des villages situés en périphérie.

À Montréal, les faubourgs des Récollets, Saint-Laurent, Québec et à M^lasse se forment dans le prolongement des rues Saint-Jacques, Saint-Laurent et Notre-Dame. Malheureusement, très peu d'architecture typique de ces faubourgs ouvriers a survécu aux bouleversements qui ont secoué ces secteurs.



Le faubourg Saint-Jean, à Québec, est caractérisé par des immeubles mitoyens en brique implantés sur le trottoir et dotés de portes cochères permettant d'accéder aux cours arrière, qui ne sont pas desservies par des ruelles.

Photo : Martin Dubois



▲ Dans la cité-jardin d'Arvida, ville de compagnie, les maisons unifamiliales sont issues d'un répertoire comprenant plusieurs modèles architecturaux pour créer des paysages variés.

Photo : Martin Dubois



À Québec, la trace des anciens faubourgs est beaucoup plus tangible. Mis à part le faubourg Saint-Louis, entièrement détruit pour faire place aux immeubles de la colline Parlementaire, les faubourgs Saint-Jean, Saint-Roch et Saint-Sauveur, développés le long des chemins Saint-Jean et Saint-Vallier, sont encore bien vivants. Ces faubourgs logeaient des artisans et des ouvriers travaillant dans le port, les tanneries, les brasseries et les chantiers navals. Hormis les chemins d'origine au parcours sinueux, les voies de ces faubourgs forment un plan en damier. Implantées serré, des maisons à l'architecture variée témoignent du processus de densification qui s'est échelonné sur plusieurs siècles. Au fil des incendies qui ont ravagé ces quartiers, les parcelles ont été reconstruites de façon plus dense avec des matériaux incombustibles, ce qui a engendré des paysages particuliers.

Ailleurs, la période préindustrielle est à l'origine de nombreux petits « faubourgs » à proximité de moulins et fabriques de toutes sortes. La plupart d'entre eux, tel le village des Forges-du-Saint-Maurice à Trois-Rivières, sont disparus. Dans la région de Québec, l'important commerce du bois au

début du XIX^e siècle a donné naissance à plusieurs petits faubourgs ouvriers à Sillery (du Foulon, Bergerville, Nolansville, etc.) et à Lévis (New Liverpool à Saint-Romuald), qui sont toujours reconnaissables.

LES FRUITS DE LA RÉVOLUTION

La révolution industrielle de la seconde moitié du XIX^e siècle a énormément contribué au développement des villes. Les usines et les manufactures dorénavant reliées au réseau ferroviaire ont fait naître des quartiers en périphérie de grandes villes comme Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke et Gatineau. À Montréal, l'ouverture et l'élargissement du canal de Lachine au XIX^e siècle ont attiré la plus grande concentration d'industries au Canada. Les territoires limitrophes comme Griffintown, Saint-Henri et Pointe-Saint-Charles se sont densifiés pour loger l'afflux de travailleurs. Dans certains cas, comme à Saint-Henri, les nouveaux développements englobent d'anciens villages de type faubourg dont on peut encore percevoir la présence, tels que Sainte-Marguerite ou Saint-Augustin.

D'autres villes, plus petites, ont aussi largement profité de l'essor industriel : Saint-

Hyacinthe, Magog, Salaberry-de-Valleyfield, Lachute et Coaticook, par exemple, qui possèdent des quartiers ouvriers à proximité d'importantes industries. Certains ont des caractéristiques semblables aux faubourgs des grandes villes, notamment en ce qui a trait à l'architecture. Vu la longue période d'édification et les modifications successives, ces quartiers présentent un paysage architectural souvent très diversifié.

Au XX^e siècle, le développement des nouveaux quartiers ouvriers est souvent l'affaire de promoteurs. Ceux-ci se plient à la réglementation d'urbanisme qui impose la présence de ruelles et de marges de recul avant, des matériaux incombustibles et des hauteurs maximales. Pour rentabiliser leurs activités immobilières, ils emploient des modèles de logements standardisés de type « plex » (duplex, triplex, etc.) qu'ils implantent de façon mitoyenne sur des rues orthogonales. En plus d'être peu coûteuses, ces constructions favorisent la densité urbaine. L'utilisation de la brique, la présence d'escaliers extérieurs pour optimiser l'espace intérieur et l'homogénéité architecturale des façades entraînent une grande uniformité du paysage urbain. En résultent des quartiers dont la forte densité

Sur le Plateau-Mont-Royal à Montréal, les escaliers des immeubles de type « plex » se trouvent à l'extérieur pour augmenter l'espace intérieur.

Photo : Linda Turgeon

▼ Dans le secteur des Maisons-de-la-Montreal-Cotton à Salaberry-de-Valleyfield, chaque rue possède son modèle architectural décliné en plusieurs exemplaires.

Photo : Martin Dubois



est compensée par la présence d'arbres le long de larges avenues et de parcs urbains qui agrémentent le cadre de vie des travailleurs. Les quartiers Limoilou à Québec, Sainte-Cécile à Trois-Rivières ainsi que le Plateau-Mont-Royal et Hochelaga-Maisonneuve, à Montréal, sont de bons exemples de ce type d'ensembles urbains.

LES VILLES DE COMPAGNIE

Dès la fin du XIX^e siècle, les matières premières (hydroélectricité, pâtes et papiers, aluminium, mines, etc.) attirent d'importantes industries dans les régions du Québec où elles bâtiront ce qu'on appelle des villes de compagnie. Ces villes ou quartiers sont créés de toutes pièces, souvent au milieu de nulle part. La compagnie prend en charge les installations industrielles, les services publics et la construction résidentielle.

Les industries sont conscientes qu'elles améliorent la productivité de leur personnel en lui offrant un logement adéquat. Elles font donc appel aux meilleurs urbanistes et architectes, souvent américains, pour développer des villes modèles et polir leur image de marque. Parmi les cas les plus connus, mentionnons la ville de Shawinigan, planifiée par la Shawinigan Water and

Power dès 1899, la ville de Témiscaming, créée par la Riordon Pulp and Paper Company en 1917 et, bien sûr, la ville d'Arvida, fondée par Alcoa en 1926 (la ville doit son nom aux initiales du président de la compagnie à l'époque, Arthur Vining Davis).

Planifiées à l'extrême, ces villes laissent une place importante à l'aménagement paysager. Par exemple, à Témiscaming, surnommée « la cité-jardin du Nord », l'urbaniste d'origine britannique Thomas Adams s'inspire des *city gardens* d'Angleterre pour dessiner le plan d'ensemble : rues courbes pour s'adapter à la topographie du site, avenues créant des perspectives sur des édifices publics et zones résidentielles destinées à des clientèles précises. Arvida constitue un projet de cité-jardin encore plus ambitieux. Aux 270 maisons d'origine construites en 135 jours s'ajoutent plus d'un millier de résidences bâties lors de phases subséquentes.

Les villes de compagnie se caractérisent habituellement par une très forte ségrégation des classes sociales. Des zones sont réservées aux dirigeants, aux cadres, aux employés spécialisés et aux ingénieurs, puis aux simples travailleurs. Ce zonage se traduit évidemment dans l'environnement urbain et l'architecture.

Les dirigeants et les cadres supérieurs, presque exclusivement anglophones, jouissent de grandes parcelles sur les sites les plus recherchés. Leurs résidences à l'architecture élaborée sont vastes et luxueuses. Le terme « quartier des Anglais » est même souvent employé pour désigner ces secteurs. On en trouve à Grand-Mère (Laurentide Pulp and Paper Co., 1897), à Kénogami (Price Brothers & Co., 1912), à Cap-de-la-Madeleine (St. Maurice Paper Co., 1916), à Donnacona (Donnacona Paper Limited, 1919), à Alma (quartier Riverbend, Price Brothers & Co., 1925) et à Beauré (rues Maple et Riverview, Abitibi Paper Co., 1927). Les zones réservées aux travailleurs non spécialisés et le plus souvent francophones sont quant à elles plus modestes et possèdent rarement une architecture aussi distinctive.

Si certaines compagnies font appel à des architectes de renom pour concevoir l'architecture de leur ville, comme Edward Maxwell (Grand-Mère), Ross et Macdonald (Témiscaming, Drummondville), William Lyon Somerville (Témiscaming, quartier du moulin de Gatineau), David Jerome Spence (Shawinigan), d'autres s'en remettent à des architectes locaux pour créer différents modèles reproductibles.



Le quartier des Anglais de Grand-Mère, dont les maisons ont été dessinées en 1897 par l'architecte Edward Maxwell, est aménagé autour d'un grand parc paysager.
Photo : Martin Dubois

Parfois, un seul modèle est utilisé pour une zone ou une rue donnée. C'est le cas du quartier des Maisons-de-la-Montreal-Cotton à Salaberry-de-Valleyfield ou du village de Val-Jalbert, qui possèdent des paysages architecturaux très homogènes.

Le plus souvent, la compagnie se dote d'un catalogue de modèles de maisons qui sont distribués aléatoirement ou en alternance. Même si le nombre de modèles est limité, le paysage urbain s'en trouve plus diversifié, comme à Port-Alfred (Consolidated Paper Co., 1918) et dans le quartier Sainte-Amélie à Baie-Comeau (Ontario Paper Co., 1936). Lorsqu'on jumelle, comme à Arvida, ces modèles à des catalogues d'éléments architecturaux tels que des portes, des fenêtres et des ornements, on crée une infinité de variantes.

UNE RECONNAISSANCE À BÂTIR

Les quartiers ouvriers anciens ont un grand potentiel de patrimonialisation. Encore faut-il leur reconnaître des qualités urbaines, architecturales et sociales.

Les municipalités peuvent mettre en place plusieurs outils de connaissance et de sensibilisation pour valoriser ces milieux : inventaire, étude de caractérisation, guide d'intervention, exposition, publication, visite guidée... Des outils réglementaires, tels des plans d'implantation et d'intégration architecturale (PIIA), peuvent aussi aider à mieux gérer les transformations pour protéger l'effet d'ensemble et les caractéristiques identitaires de ces quartiers.

Bien que la population locale y associe souvent des souvenirs plus ou moins heureux, les quartiers ouvriers sont des témoins tangibles de l'histoire d'une ville et une part importante de son patrimoine industriel. Ces milieux souvent banalisés et laissés à eux-mêmes sous le prétexte qu'ils sont habités par une population défavorisée méritent eux aussi d'être mis en valeur.

Martin Dubois est consultant en patrimoine et en architecture.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES
NATIONALES DU QUÉBEC

Entrez, c'est notre mémoire

LA COLLECTION NATIONALE, c'est le patrimoine à votre portée. Vous y trouverez l'ensemble quasi exhaustif de l'édition québécoise et les documents relatifs au Québec publiés hors frontières : livres, ouvrages de référence, revues, journaux, publications annuelles et gouvernementales.

Renseignements :
banq.qc.ca/collections/collection_patrimoniale_quebecoise/
collection_nationale



Bibliothèque et Archives nationales
Québec

Photo : Pierre Perrault